

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 17 (1993)

Artikel: Deux selliers jurassiens : le sellier de Souboz
Autor: Steullet, Anne-Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Deux selliers jurassiens

LE SELLIER DE SOUBOZ

Souboz est un charmant village avec son école, ses maisons paysannes, ses fontaines, ses greniers. Si vous passez par là, vous ne verrez pas l'atelier du sellier car il est logé derrière sa maison — coquette maison, flanquée d'un jardin, les deux entretenus avec soin par Mme Annie Petitjean. Son mari, M. Reynold Petitjean, est sellier, il fêtera ses quatre-vingts ans en décembre 1993.

« Rien n'a changé depuis l'époque de mon père », fait remarquer le maître des lieux en ouvrant la porte de son atelier. Ça sent le cuir, dans l'antre de l'artisan, et d'emblée on s'aperçoit que l'endroit vit au rythme intense du labeur quotidien. Il y a là de grands morceaux de peaux de vache, des cuirs blonds, des blancs, des durs, des mous. Partout pendent des lanières, des réserves de boucles et de mousquetons, des brides, des guides, des licols, des patrons en papier. Des grelotières sont en cours de travail, des harnais attendent réparation. L'établi est couvert d'outils bien rangés, des tiroirs à demi-ouverts regorgent de cuirs, de plans, de chablon, de chanvre, de papiers anciens.

Dans la pièce noire à force d'années et d'ouvrage, le jour pénètre par une large fenêtre ouvrant sur un verger, face à la montagne. Le poêle ronronne, un prunier, dehors, prépare ses bourgeons, des chevaux s'ébattent sous la fenêtre. Nous sommes au printemps.

« Hier, j'ai nettoyé les arbres », note en passant M. Petitjean. Un seigneur, artisan à la mode ancienne, œuvrant pour son plaisir. Il a un bon regard franc, à peine quelques rides au front, un béret sur la tête, qui lui donne un air de France profonde comme ont les hommes du côté du Pays basque.

Longue histoire

Pourtant, il est né à Souboz ; bourgeois du lieu, il est comme d'autres au bénéfice d'un droit d'affouage qu'on nomme ici les gaubes. « Nous, on n'avait pas de vacances, on travaillait. » C'est dit



Préparation du fil : le sellier l'enduit de poix et de cire d'abeille afin qu'il ne pourrisse pas à la pluie. Photo : Dominique Dumas.

sans aucune amertume, sans regret, mais avec ce contentement du sage heureux de sa vie.

Voyons comment la longue histoire d'une famille de selliers a commencé. Son père, Séraphin, est né en 1872 à Souboz. Vers l'âge de 4 ans, il devient orphelin. Les enfants de la grande famille («...cinq, six sœurs, trois, quatre frè-

res»... on ne les compte pas avec exactitude!) sont dispersés. Séraphin est placé au home de Courtelary, puis, la scolarité obligatoire terminée, dans une sellerie à Sonvilier où il apprend le métier de sellier durant trois ans. Revenu dans son village natal, il achète une maison en construction pour 6000 francs; à l'arrière du bâtiment, Séraphin bâtit une remise au

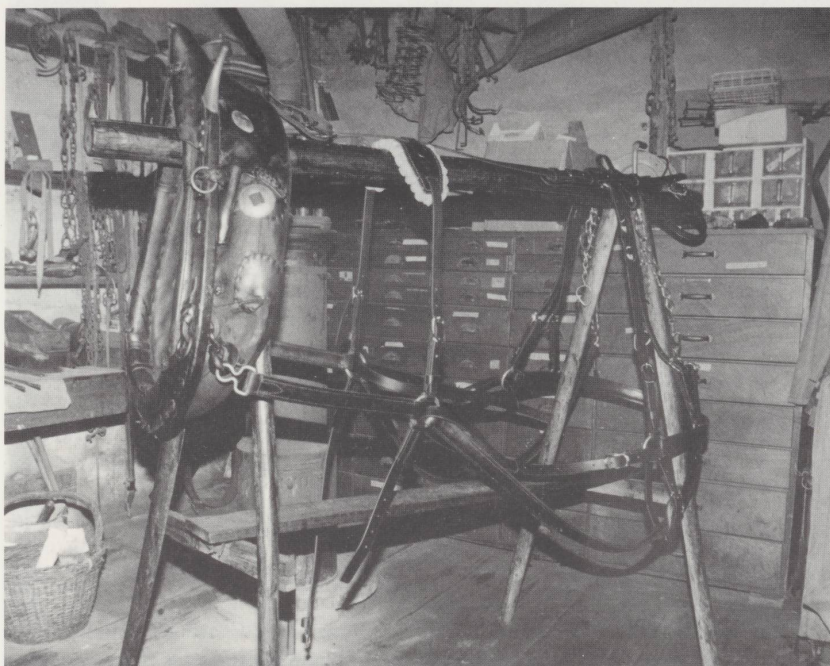
rez-de-chaussée de laquelle il installe l'atelier.

Nous sommes en 1910. M. Séraphin Petitjean, marié à une demoiselle Juillerat d'Undervelier, est paysan et sellier. Le couple aura cinq fils — dont Reynold — et une fille.

Très jeunes, les enfants sont appelés à aider les parents à la ferme et à l'atelier. «On n'était pas des poules mouillées!» A 8 ans, Reynold lave les harnais, nettoie la bouclerie: «Les cinq frères, on connaissait plus ou moins le métier, le père était le seul sellier de la région, on venait de loin lui apporter commandes et réparations.» Le jeune Reynold apprend avec son père les rudiments de la sellerie. «Au recrutement, le chef de section m'a inscrit comme sellier», ce qui conduit la recrue Reynold Petitjean à l'école spéciale de Thoun; il y parfait ses connaissances en sellerie. Cette école, où l'on parlait français (il y avait des Romands), était d'un haut niveau de formation.

Le retour à Souboz

Quand il rentre à Souboz, notre artisan travaille comme sellier pour les paysans. Il recrute sa clientèle parmi les jeunes; à son père restent fidèles les plus âgés. De l'atelier, à cette époque, sortent des trousseaux entiers: lits au sommier en crin animal, matelas en crin animal et laine de mouton. Les selliers confection-



Un harnais complet, cousu par M. Reynold Petitjean. Photo: Dominique Dumas.

nent des harnais pour les chevaux et les vaches (ou les bœufs). « Mais nous travaillions aussi pour l'armée, relève M. Petitjean, nous livrions des cartouchières, des bretelles de fusils, des ceinturons. »

Le jeune sellier n'a de cesse de se perfectionner. Un jour, dans une fabrique de chaussures, il découvre une étampe manuelle, instrument idéal pour les découpes précises. Il s'empresse d'en commander un exemplaire très utile pour couper le cuir des cartouchières.

Les commandes affluaient, mais les deux selliers, père et fils, se faisaient concurrence. Le jeune, habile, précis au millimètre, fournit un travail de qualité supérieure. Afin de ne pas porter ombrage à son père, il décide de s'en aller travailler à Moutier, à l'usine Pétermann. Il deviendra gratteur, très apprécié, envoyé souvent à l'étranger par son patron (France, Belgique, Allemagne, Italie, etc.). Durant quarante ans, M. Reynold Petitjean fera quotidiennement les trajets Soubos-Moutier et vice-versa.

La retraite active

M. Séraphin Petitjean travaille jusqu'à sa mort, à 90 ans, dans son atelier. Nous sommes au début des années 60, et Reynold a l'âge de la retraite. Pas question de rester dans un fauteuil ou de jouer aux cartes toute la journée! Il



Les mains de l'artisan qui percent le trou, passent le fil, cousent des points tous égaux, un à un.
Photo: Dominique Dumas.

reprend la sellerie. « J'ai tant de travail que ne je ne peux pas suivre, observe l'artisan, et je ne fais pas de réclame. » Ses clients viennent de loin, du Laufonnais, du Clos-du-Doubs, de Glovelier, de Tavannes, Damvant, Chevenez. « Je m'y suis mis en plein! » M. Petitjean n'a jamais formé d'apprenti. Le métier à l'ancienne va-t-il disparaître? La réponse tombe: « Oui. » Il a un fils, « pas ma-

nuel », qui s'est dirigé vers l'enseignement. A Moutier, un de ses frères est sellier-tapissier.

Connaître les chevaux

« Pour faire du travail pour les chevaux, il faut avoir eu des chevaux », professe notre interlocuteur. Il sait de quoi il

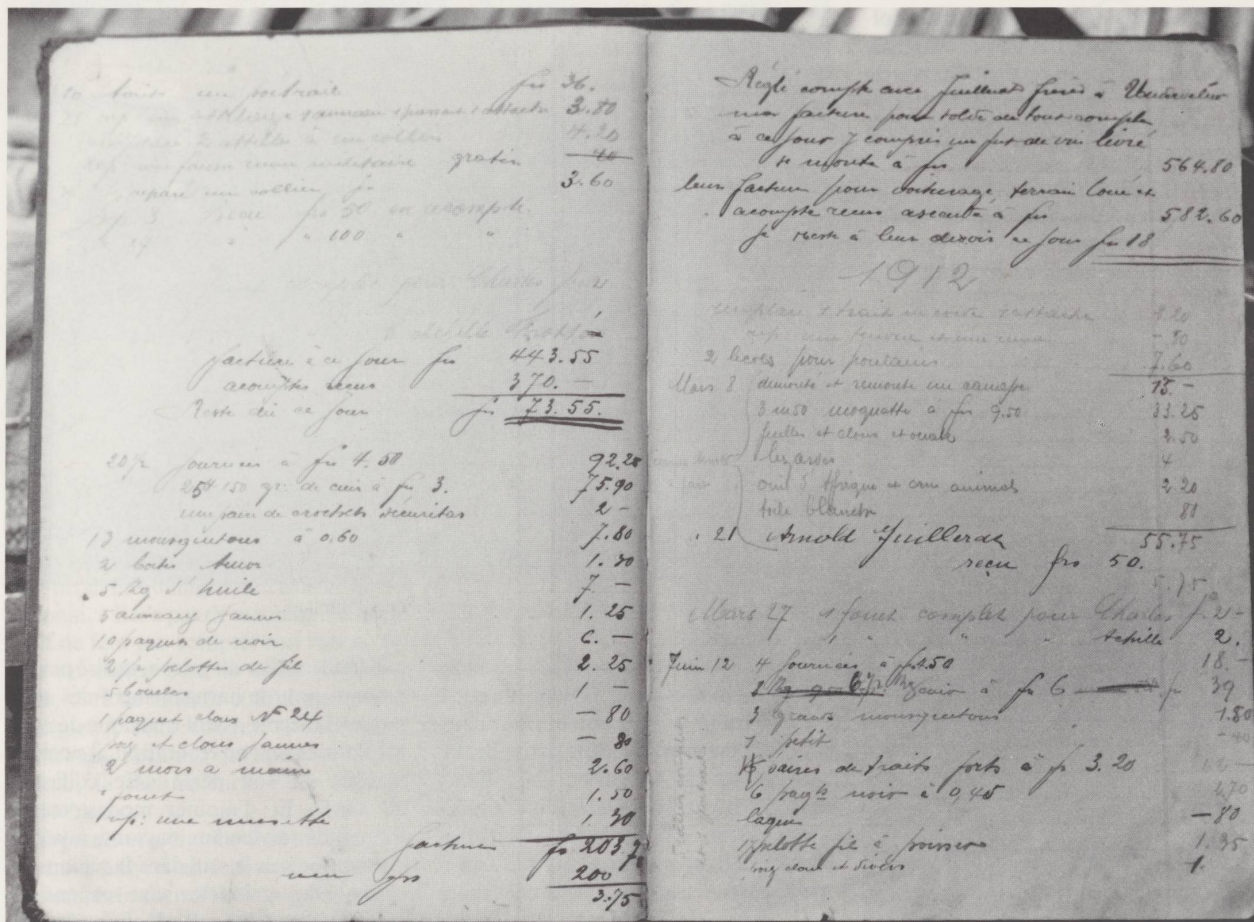


Photo : Dominique Dumas.

parle, ayant travaillé lui-même avec des attelages. « Il s'agit de construire le collier de manière à ne pas blesser l'animal. En général, les colliers étaient bourrés de paille de seigle, nous, on y mettait du crin animal parce que la paille pourrissait à cause de la pluie. »

Il existe deux types de colliers. M. Petitjean nous montre un très bel harnachement, le collier anglais, léger, réservé à l'attelage du traîneau, de la calèche, du



Attelage à un cheval. Photo : Société jurassienne d'attelage.



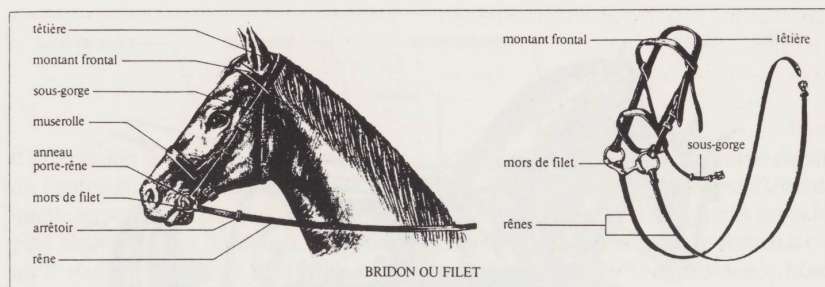
Attelage à deux chevaux. Photo : Société jurassienne d'attelage.

break. Le cadre est en métal, les cuirs brillent. Nous voyons ensuite un autre collier monté sur des attelles en hêtre, choisies pour leur courbure naturelle, façonnées par un menuisier. Au sommet des attelles se trouvent les bouts d'attelles — appelés aussi fleurs de lys — deux pièces décoratives en laiton, qui ont également une fonction pratique car elles sont reliées entre elles par une mince courroie qui permet de resserrer plus ou moins le collier.

C'est le collier dit grison, utilisé par les paysans pour le harnachement des attelages à la ferme. Celui que nous désigne M. Petitjean est en réparation, il porte la marque de son père : « Ce collier a 80 ans ! » Et d'ajouter modestement : « Je rends service aux paysans, aux bûcherons, je suis le seul dans la région. »

De belles grelotières sont suspendues dans l'atelier. Elles attendent une dernière main ; les grelots sont assortis deux par deux, toujours par tons, on les achète en

Autriche. Voici un faux collier en travail et des courroies de cloches qu'il faudra réparer...

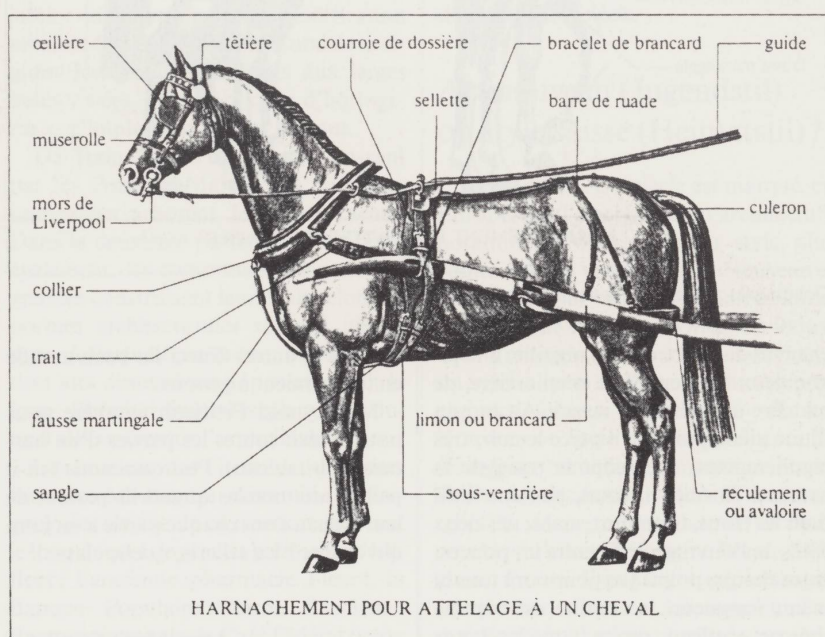


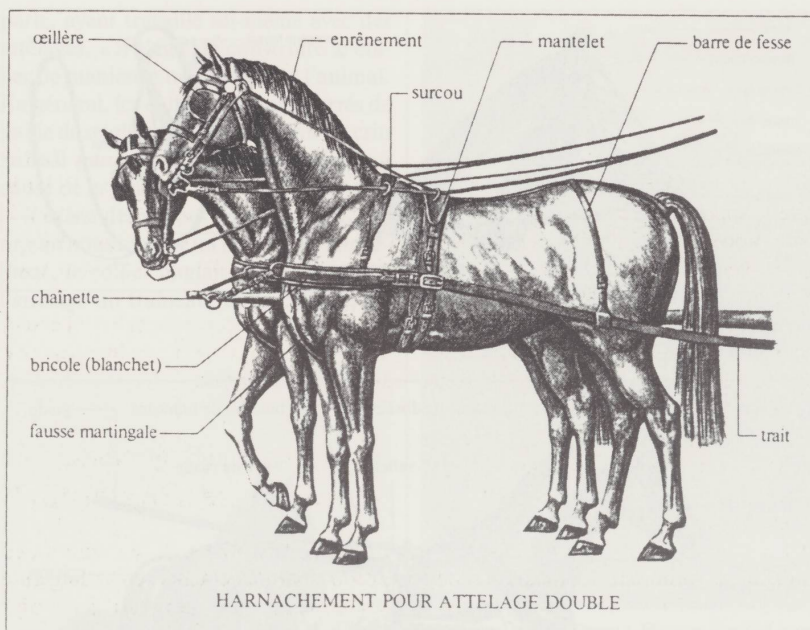
La (haute) couture

Dans l'aimable bric-à-brac où l'odeur de fauve, de cuir et de poix nous emplit le nez, le sellier se met au travail. M. Petit-jean est assis près de l'établi, devant une pince à coudre, outil en pied dont les mâchoires tiennent serrée une avaloire (partie du harnachement qui enveloppe la croupe du cheval). Il va coudre ensemble deux épaisses pièces de cuir : « Pour faire du travail de qualité, il faut tout coudre à la main. » Il n'a pas de machine à coudre.

Il ne faut pas compter son temps. Selon un ancien livre de comptes de son père, daté de 1911, le coût d'un harnais complet à cette époque se montait à 48 francs. Aujourd'hui, pour le même travail, la facture varie entre 2000 et 3000 francs.

Il prend une aiguille fine au chas minuscule, il tire d'un écheveau de chanvre un long brin dont il racle soigneusement le surplus de fils, lisse le chanvre avec de la poix et de la cire d'abeille afin de le protéger de la pluie. Avant d'enfiler le





Documents : Société jurassienne d'attelage.

chanvre dans le trou de l'aiguille, il le pique deux fois, en avant et en arrière, de manière à obtenir un nœud. Au moyen d'une alêne pointue, il perce le cuir, très régulièrement, préparant le tracé de la couture. Ensuite, il coud, passant le fil dans les trous, tirant fortement, des deux côtés de l'ouvrage, le fil entre les pouces, entre chaque point. Les points ont tous la même longueur, la couture est comme tirée au cordeau, droite : tous les Louis

Vuitton et autres Gucci du beau monde en tomberaient à genoux.

M. Reynold Petitjean énumère pour notre plaisir toutes les parties d'un harnais (voir tableau). Pourquoi nous fait-il penser aux marins quand ils parlent de leur bateau dont chaque partie a un nom qui chante ? La sellerie, quelle classe !

Anne-Marie Steullet